

N°8  
Mars  
2004

bimestriel gratuit diffusé  
sur Internet  
[www.acer-mjo.org](http://www.acer-mjo.org)

# Le Chameau et le Chas

Journal de la Jeunesse Orthodoxe



ACER-MJO

## Edito

### **Faibles, mais tellement aidés...**

" Le chrétien est un être faible qui, en raison de sa souffrance, est à même de recevoir le message du Christ " constate Olga Lossky dans son article de notre journal numéro huit. Oui, nous sommes faibles, tous autant que nous sommes, jeunes ou vieux orthodoxes, et nous qui rédigeons, lisons ce petit journal. Les premières semaines de Carême ont jeté une lumière crue sur notre nature pécheresse, et c'est avec une forte acuité que nous pouvons ressentir nos imperfections, notre paresse face à la transformation de nos vies que nous savons nécessaire, mais que nous retardons pourtant sans cesse (article notamment de Lydia d'Aloisio)... Nous avons la chance inouïe de connaître la Vérité, ainsi que le rappelait le père Alexandre Schmemmann (article de Michel Sollogoub), en la personne du Christ, et pourtant nous peinons à la suivre, nous freinons inconsciemment des quatre fers. Nous sommes comme des hommes face à un précipice, obligés de sauter mais

paralysés par la peur. Le peur de quoi ? on ne sait pas très bien... La peur de perdre notre confort matériel, la peur d'être seuls à nous débattre, avec l'image d'un Dieu lointain ? Mais ce précipice, en est-il vraiment un ?

Notre Père, mais aussi notre Eglise, nous connaissent si bien qu'ils nous donnent des branches auxquelles nous raccrocher. Suivre le Christ, mais comment ? questionnons-nous, tremblants. C'est simple, nous disent les psalmes, " Cherche la paix et poursuis-la " (article de Clémentine Lacaille). Quelle paix ? interrogeons-nous, perplexes. C'est aussi très simple, disent les saints autour de nous, regardez-nous : nous avons la paix en nous, et nous avons traversé la vie comme des rayons de soleil. Saint François d'Assise au XIIIe siècle (article de Lucile Chveder), et sainte Marie Skobstova (article de Basile Arkhipoff) hier ne nous révèlent pas autre chose. Faibles, les chrétiens, mais tellement aidés... alors courage !

Lucile Chveder

## Sommaire

Edito .....	1
" Cherche la paix et poursuis-la ", Clémentine Lacaille .....	2
Le Très-Bas, Christian Bobin, Lululalu, Lucile Chveder .....	3
Vivre la théologie de l'Église. Le chant, Lydia d'Aloisio .....	5
La foi, morphine des faibles, Olga Lossky .....	7
Sainte Mère Marie (Skobstova) 1891-1945, Basile Arkhipoff .....	9
Hommage au Père Alexandre Schmemmann, Michel Sollogoub .....	11
Mosaïque de l'aigle au serpent, Feuilleton, Olga Lossky .....	13
Crédits .....	18

**PUB** Olga Lossky sort son premier roman - Infos en dernière page

ACER-MJO, Mouvement de Jeunesse Orthodoxe, 91 rue Olivier de Serres, 75015 Paris. Tel : 01-42-50-53-66 entre 15h00 et 19h00. [secretariat@acer-mjo.org](mailto:secretariat@acer-mjo.org). Pour être informé sur nos activités consultez notre site web [www.acer-mjo.org](http://www.acer-mjo.org) mis à jour tous les 15 jours. Copie et diffusion des articles autorisée en mentionnant la source (merci de nous prévenir avant tout de même). N'hésitez pas à imprimer et diffuser ce journal dans vos paroisses.

## " Cherche la paix et poursuis-la "

*Le Carême a commencé. Nous sommes en route vers Pâques. C'est un temps qui nous est offert pour nous recentrer sur l'essentiel. L'Eglise nous donne des moyens d'avancer, de grandir spirituellement : le jeûne, l'abstinence, la patience, l'humilité,... Il est alors plus facile de laisser une place pour Dieu en nous-même et pour le laisser nous guider.*

---

Il me semble que pour arriver à bien vivre ce temps béni, il nous faut acquérir la paix : dans notre corps, dans notre cœur et dans notre âme. Jeûner, prier et être humble pour être bien avec les autres. Chacun suit son chemin, chacun sait ce qui est bon pour lui et ce qui ne l'est pas. Mais, dans ce chemin, il ne faut jamais oublier que notre relation avec les autres est importante et que les disputes, les emportements, les absences d'amour peuvent nous empêcher d'aller vers Dieu.

De ma petite expérience, j'ai appris que le plus important pour vivre bien, pour être plus attentif aux autres, à la volonté de Dieu, il faut être en paix avec soi-même. Cela signifie : être en accord avec la volonté de Dieu. J'ai lu l'ouvrage de l'Archimandrite Sophrony *De vie et d'esprit* et j'ai été particulièrement marquée par ce passage : " Si vous renoncez à votre volonté propre en cherchant la volonté de Dieu, Dieu sera avec vous. Si vous voulez suivre votre propre pensée, Dieu vous abandonnera. " J'ai compris. J'ai compris que je mettais mon énergie dans des futilités et que je ne m'en sortais pas parce que là n'était pas la volonté de Dieu.

La paix. C'est un terme que l'on retrouve souvent dans les textes : à la liturgie, plusieurs fois, le prêtre se tourne vers l'assemblée et s'écrie : " Paix à tous " comme le Christ s'était adressé aux apôtres après sa Résurrection. Ou encore dans le psaume 33 : " Détourne-toi du mal et fais le bien, cherche la paix et poursuis-la ". Ce n'est pas pour rien si juste avant la consécration des saints dons, dans l'hymne des chérubins, nous chantons : " déposons tous les soucis de ce monde ". Il faut laisser de côté les souffrances, l'angoisse et nous laisser porter par les chants et par les prières.

Pendant ce temps, nous mangeons moins, nous réalisons alors que pour vivre, il ne nous suffit pas de manger. Nous allons plus souvent à l'église, loin de l'agitation, nous nous retrouvons pour prier et pour cela, nous prenons sur le temps du repos, sur le temps des préoccupations terrestres. Nous essayons d'être bien avec les autres, de ne pas blesser, de ne pas nous emporter, de parler quand c'est nécessaire. C'est pourquoi, pour moi, le Carême est un temps de Paix car la paix ne se trouve pas dans l'excès, l'agitation. La paix est en nous, dans l'humilité, la réconciliation, dans la volonté de se rapprocher de Dieu et de faire sa volonté.

Si nous faisons ce que l'Eglise nous propose de faire pendant ce temps de Carême, alors non seulement la fête de Pâques sera une grande fête, nous serons bien, mais surtout Dieu sera avec nous. Dieu nous aidera à garder cette paix tout au long de notre vie comme pour les saints. Les saints adolescents dans la fournaise continuent de prier Dieu sans s'inquiéter. Faisons de même dans les épreuves, souvenons-nous que Dieu est là, qu'Il nous tend la main, même si nous ne le voyons pas. A nous aussi d'aller vers Lui, à nous de Lui faire une place dans notre vie, dans notre cœur parce qu'Il ne veut pas la souffrance, le désespoir. Ouvrons-Lui notre cœur meurtri.

Mais si nous ne sommes pas en paix alors que nous avons l'impression de faire ce qu'il faut, c'est que nous n'avons pas pris le bon chemin, nous n'avons pas suivi la volonté de Dieu. Saint Séraphim explique que " celui qui marche dans la paix, ramasse, comme avec une cuiller, les dons de la grâce ". Il nous faut sans cesse chercher la paix et, quand nous l'avons, il faut continuer, il faut en chercher les fruits. Cela n'est jamais terminé. Le démon agit sans cesse.



Tout est lié à l'acquisition de la paix de l'âme : si nous sommes en paix, nous saurons voir où est la volonté de Dieu et si nous comprenons ce que Dieu veut que nous fassions, nous serons sauvés. Mais ce n'est pas seulement un devoir pour nous-même, c'est aussi un moyen de nous rapprocher des autres comme le montre l'enseignement de Saint Séraphim : " Acquiers la Paix Intérieure et des âmes, par milliers, trouveront auprès de toi le Salut ".

Clémentine Lacaille

---

## Le Très-Bas, Christian Bobin

*" Le mot de " route ", disent les dictionnaires, est apparu au treizième siècle, sorti de la gangue argileuse du latin rumpere, " briser violemment ", devenu rupta, " chemin frayé en coupant une forêt ". Ce mot semble inventé pour saint François d'Assise, pour celui-là qui s'ouvre dans le monde une voie rompue, brisée - infidèle à sa parenté, infidèle à tous par amour de l'amour, traçant avec des courbes une longue ligne droite ".*

---

Christian Bobin cisèle, avec son écriture poétique, légère, vaporeuse, que certains qualifient de facile et n'apprécient pas, la vie d'un saint que ne reconnaît hélas pas notre Eglise. Un saint " post-schisme " : saint François d'Assise. Avec ses mots, pareils à des billes translucides, l'auteur étire cette brève existence jusqu'à la confondre avec une longue route, une gigantesque perspective prenant sa source en un point infiniment lointain, intemporel, la Parole créatrice de Dieu, et s'achevant dans un Après lumineux, la résurrection, la vie en Christ. " Au commencement était le Verbe, et le Verbe était

en Dieu, et le Verbe était Dieu ". Ce Verbe, nous rappelle Christian Bobin, est une parole d'Amour. La création comme débordement d'amour de notre Dieu, incarné dans les êtres et la vie sur terre : voilà d'où vient saint François, comme nous tous, du reste. A la différence près que faisant la découverte de son Créateur, saint François sort résolument du monde, clos sur lui-même, pour se replacer sur la longue route qui mène vers Dieu.

Alors l'étymologie du mot " route " prend toute sa dimension : François rompt avec le monde, quitte la vie pour chercher la Vie, quitte

son père, un riche marchand, et sa mère pour s'en aller vers son Père. Nous parlons souvent, dans notre jargon d'orthodoxes, de metanoïa pour évoquer la conversion de l'âme. Nous ignorions qu'il existait une expression si simple pour traduire ce changement de notre être : se mettre en route. Et c'est vrai, en y repensant, il n'y a qu'à Le suivre, Lui, qui a dit " je suis le Chemin et la Vie "...

C'est une rupture heureuse car ce n'est pas un renoncement, c'est un accomplissement. Revenu sur le chemin de la Vérité, c'est la joie qui emplit saint François, la joie d'avoir compris ce que tant d'autres hommes, aveugles, ne savent pas voir : tout ne fait que commencer, notre passage sur terre n'est pas voué à la mort, mais ouvert. Notre vie n'est pas un long déclin vers la mort, mais une élévation, un rajeunissement de l'âme pour quiconque marche avec Dieu. " Le monde veut le sommeil. Le monde n'est que sommeil. Le monde veut la répétition ensommeillée du monde. Mais l'amour veut l'éveil. (...) Le monde n'imagine pas d'autre fin que la mort, cette extase du sommeil, et il considère tout à partir de cette fin. (...) L'enfant va à l'adulte et l'adulte va à sa mort. Voilà la thèse du monde. (...) C'est cette thèse qu'il te faut renverser ", comprend saint François.



Le monde est en forme de spirale, Saint François fait lui de l'existence une " longue ligne droite tracée de courbes ". Ces courbes sont les nombreuses pauses aimantes auprès de chaque être croisé sur le chemin, comme une abeille qui butinerait de fleur en fleur. Car chacun est digne d'être rencontré, chaque personne est source de miel... Saint François chemine avec pour seule énergie l'amour : l'amour porté à toute chose, aux oiseaux, aux animaux, aux arbres, l'amour porté à tout être dénudé, pauvre. " Il parle aux hirondelles et s'entretient avec

les loups. Il entre en réunion avec les pierres et organise des colloques avec des arbres. Il parle avec tout l'univers car tout a puissance de parole dans l'amour, car tout est doué de sens dans l'amour insensé ".

Dans son Cantique du soleil, saint François laisse transparaître la joie de sa clairvoyance qui le porte à tant d'amour, amour avec lequel il accueille même la mort : " Loué sois-Tu pour notre sœur la mort ", chante-t-il. Christian Bobin nous livre ainsi une définition fraîche et originale de la sainteté : " Dire de quelqu'un qu'il est saint, c'est simplement dire qu'il s'est révélé, par sa vie, un merveilleux conducteur de joie - comme on dit d'un métal qu'il est bon conducteur quand il laisse passer la chaleur sans perte ou presque (...) "

Egrenant ce très beau récit biographique de pensées, d'invites tacites à la mise en route sur les traces de Saint François d'Assise, Christian Bobin chausse sur nos nez les lunettes de la vision retrouvée : Dieu n'est pas une puissance inaccessible, Dieu est là, au ras de la Création, dans la plus fragile des fleurs, dans le plus humble des hommes. Dieu Très-Bas, tout près.

Lucile Chveder

# Vivre la théologie de l'Église

## Le chant

Il arrive régulièrement que l'on pose la question de la (trop discrète) présence de l'église orthodoxe dans la société, de son (faible) engagement dans le travail social, de son (absence d') activité missionnaire. Les orthodoxes, pour justifier toutes ces carences, arguent du caractère complet, du témoignage total de leurs offices qui valent à eux seuls toutes les missions, toutes les œuvres sociales, toutes les catéchèses.

C'est vrai qu'il y a beaucoup de belles choses que nous pouvons dire de nos offices.

Mais l'affaire se corse s'il s'agit non pas de donner une théologie, mais de commenter ce qui se passe vraiment dans nos communautés paroissiales.

Prenons par exemple le chant, élément très visible (audible) de nos célébrations:

Nous savons que nos offices ne sont pas le simple dialogue du clergé avec le chœur, dont les fidèles seraient les spectateurs.

Nous savons que le dialogue se fait entre le peuple et Dieu, le clergé et le chœur étant partie intégrante du peuple de Dieu.

Nous savons que le chœur est bien plus que le fond sonore (plus ou moins !) mélodieux d'une " cérémonie religieuse ".

Nous savons que le chant n'est pas fait pour " être écouté " par les fidèles, mais pour porter leur prière ; le chœur nous sert en nous prêtant sa voix, par lui nous nous adressons à Dieu.

Nous savons que la liturgie peut se faire sans chantre, elle ne peut se faire sans peuple. Il est envisageable de célébrer une liturgie sans chœur ; il suffit que quelqu'un lise les réponses habituellement données par le chœur.

Nous savons qu'un chanteur, aussi doué fut-il, est indispensable à la célébration en tant que membre de l'Église et non en tant que chanteur : si le chanteur perd sa voix, la liturgie aura lieu. C'est seulement s'il n'y a personne pour donner les réponses au prêtre dans la célébration, pour dire " Amen " au changement du pain et vin en corps et sang du Christ que la liturgie ne pourra être célébrée.

Nous savons que le chœur est chargé de chanter ce que le peuple ne peut pas chanter, parce qu'il est difficile de connaître tous les textes par cœur ou parce que certaines mélodies de fête ou de carême sont difficiles à chanter sans partitions musicales.

Nous savons que, puisque le chœur est au service de la prière, les paroles qu'il chante sont dites par tous et supposées être comprises de tous.

Nous savons que la beauté du chant est une grande bénédiction certes, mais n'est pas une fin en soi ; un office n'est pas un concert.

Nous savons que le chœur représente la communauté paroissiale et qu'il est composé des paroissiens qu'il représente. Il n'y a pas de distinction de fonction entre chœur et communauté des fidèles.

Nous savons tout cela, mais ne trouvons pas si simple de montrer cela dans la pratique, parce que cela ne correspond pas toujours à ce que nous vivons.

Que dire quand on sait que la langue dans laquelle chante le chœur n'est comprise ni des fidèles dont il est le porte-parole, ni des chanteurs qui, faute de comprendre ce qu'ils chantent, prononcent de façon incompréhensible les textes qui sont censés être " la catéchèse " de l'Église?

Comment faire croire que le peuple est un avec le chœur, quand le chœur se tient à distance du peuple, ce qui rend très difficile la participation spontanée des fidèles au chant (il est intimidant de chanter quand le chœur est loin du reste des fidèles)?

Comment soutenir que la prière et le service de la communauté sont les plus importants, lorsque le chœur fonctionne plutôt comme unité musicale et fonde ses choix de partitions, son emplacement dans l'église et parfois l'acceptation ou non de nouveaux chanteurs en son sein sur des considérations d'ordre technique et musical plutôt qu'ecclésial?

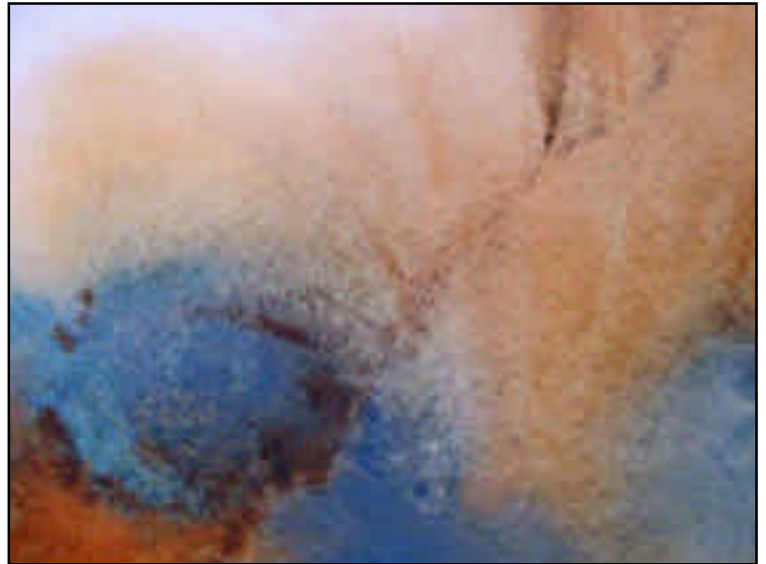
Comment voir le chant comme un acte ecclésial de service, quand il est source de tant de tensions parmi les chanteurs (ne devient-il pas parfois moyen de s'affirmer ?) et pousse certains chefs de chœur à mener la vie dure aux choristes (jusqu'à les agresser parfois) ?

Comment soutenir que le chœur n'est pas un fond sonore, mais qu'il représente le peuple des fidèles, quand la qualité musicale semble y primer bien plus souvent que le service, quand par exemple dans des paroisses ordinaires ou pendant des offices composés d'hommes et de femmes, le chœur décrète soudain qu'il ne sera que masculin (ou féminin - mais c'est plus rare !), " pour le plaisir de la musique " ?

Pourquoi enfin cette réticence à faire participer activement le plus grand nombre possible des fidèles à la prière ?

Rendons-nous à l'évidence: non seulement nous ne témoignons pas de grand-chose dans la société où nous vivons, mais les offices dont nous sommes si fiers sont souvent l'occasion d'un contre-témoignage.

Bien des questions restent en suspens qui ne portent pas exclusivement sur le chant, loin de là.



Ces questions se poseraient peut-être moins souvent si chaque membre d'une paroisse et a fortiori chaque personne qui y prend une responsabilité (même infime) se souvenait qu'elle représente la communauté chrétienne tout entière ; qu'elle porte une grande responsabilité de témoignage ; que son attitude sera peut-être pour certaines personnes une raison de conversion ou une cause de rejet de l'Église.

Si chacun de nos gestes au sein de notre paroisse pouvait s'expliquer dans la perspective du salut, on pourrait peut-être rêver que la question qui se pose le plus souvent à notre égard soit, comme dans l'épître à Diognète<sup>1</sup>: " Quel est ce grand amour qu'ils ont les uns pour les autres ? "

Lydia d'Aloisio

---

<sup>1</sup>:Texte patristique du IIème siècle, L'épître à Diognète commence ainsi : " Je vois, Excellent Diognète, le zèle qui te pousse à t'instruire sur la religion des chrétiens, la clarté et la précision des questions que tu poses à leur sujet : à quel Dieu s'adresse leur foi ? Quel culte lui rendent-ils ? D'où vient leur dédain unanime du monde et leur mépris de la mort ? Pourquoi ne font-ils aucun cas des Dieux reconnus par les grecs et n'observent-ils pas les superstitions judaïques ? Quel est ce grand amour qu'ils ont les uns pour les autres ? Enfin pourquoi ce peuple nouveau - ce nouveau mode de vie - n'est-il venu à l'existence que de nos jours et non plus tôt ? ", in Les Pères Apostoliques, Les éditions du Cerf, Paris :1990, p. 485

## La foi, morphine des faibles

---

Nous sommes tous amenés à côtoyer des personnes qui professent un athéisme tranquille, trouvant satisfaction dans leur confort matériel et moral, tandis que notre soif de Dieu nous confronte à des moments de doute, d'inquiétude, parfois de désespoir. Dans notre société occidentale marquée par la déchristianisation, la religion est souvent perçue comme l'affaire des malades et des petites vieilles qui, pour supporter la pesanteur de leur condition, ont besoin de se créer une mythologie dans laquelle leur souffrance prenne sens. Il y a là une intuition qui à mon avis est loin d'être fausse. Les chrétiens ne sont-ils pas en effet les plus grands malades ? Ne souffrent-ils pas d'une plaie de l'âme qui les poussent à chercher ailleurs, au delà du monde sensible, dans une quête permanente, la présence d'un Dieu transcendant ?

" Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin mais les malades<sup>1</sup>. " Cette for-

mule évidente du Christ montre à qui s'adresse en tout premier lieu son message : à ceux qui, blessés par la vie, n'attendent plus aucun recours matériel.

" Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau et je vous soulagerai<sup>2</sup> "

Nous envions parfois l'insouciance des hommes qui semblent jouir pleinement de la vie et se suffire à eux-même sans nécessairement manquer d'humanité. Ces personnes donnent du sens à leur existence par leur bien-être présent, leur réalisation personnelle, la place qu'ils ont su conqué-

rir au sein de la société. Le chrétien est incapable de cette jouissance immédiate, instable, toujours en quête. On dit souvent qu'on se tourne vers Dieu en dernier recours, lorsque tout va mal et que les choses alentour ne nous apportent pas ce à quoi l'on aspire, mais n'est-ce pas la blessure originelle de l'âme qui a perdu Dieu qui empêche de trouver satisfaction véritable dans les limites du monde sensible ?

Le chrétien est un être faible qui, en raison de sa souffrance, est à même de recevoir le message du Christ. Il l'accueille de tout son cœur en peine comme le paralytique de Béthesda qui depuis trente-huit ans guettait la main secourable en mesure de le plonger dans l'eau<sup>3</sup>. C'est cette béance interne qui seule nous permet de prendre notre élan vers Dieu, de percevoir sa Toute-présence alors que nos sens et notre intelligence déçues la nient.

Il nous convient donc d'accepter le don qui nous a été octroyé, à nous chrétiens boiteux de l'in-

térieur : celui d'être l'âme du monde en témoignant de la présence véritable de Dieu, non par des actes grandioses ou des discours grandiloquents, mais par notre faiblesse, notre maladie de cœur permanente qui nous fait tendre la main vers le Christ. Ce Christ qui ne s'est pas présenté aux hommes dans toute sa gloire et sa puissance mais comme un supplicié percé de clous sur le bois de la croix.

Saint Paul raconte dans sa deuxième épître aux Corinthiens comment il a prié Dieu pour qu'Il le délivre d'un mal qui le tourmentait en permanence, " une écharde dans la chair<sup>4</sup> ", et qu'il a reçu cette réponse : " Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse. " L'apôtre poursuit alors son discours par ces paroles terribles : " je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les calamités, dans les persécutions, dans les détresses pour le Christ, car quand je suis faible c'est alors que je suis fort. "

Acceptons donc à l'exemple de Paul notre faiblesse qui nous permet d'être constamment aiguillonnés vers Dieu, regardons en face la réalité de notre condition d'homme malade afin de pouvoir contempler dès à présent par la grâce de Dieu la vérité de notre condition saine - celle que le Christ a manifesté à ses disciples lors de Sa Transfiguration - qui n'est rien moins que notre divinisation par l'union au Christ ressuscité.

Oui, nous pouvons dire à ceux qui, satisfaits de leur condition présente, nous taxent de bigo-

terie et de faiblesse, nous nous agrippons à la foi avec le ferme espoir que le Christ nous soulagera de nos maux, préférant à l'insouciance d'une vie fondée sur le bien-être matériel et moral le désir, parfois déchirant, d'accéder à la ressemblance de Dieu. Ce temps de Carême est le moment privilégié pour tenter, par nos efforts et notre prière, d'accepter notre faiblesse comme la voie privilégiée qui nous mène à Dieu.

Olga Lossky

<sup>1</sup>: Luc, 5, 31

<sup>2</sup>: Mathieu, 11, 28

<sup>3</sup>: cf Jean, 5

<sup>4</sup>: 2, Corinthiens 12, 7 et sqq

## Sainte Mère Marie (Skobtsova) 1891-1945

Mère Marie Skobtsova est une moniale russe à laquelle la vie et la mort extraordinaires ont valu une canonisation le mois dernier par l'Eglise Orthodoxe. Née à Riga (Lettonie) en 1891, elle a émigré en France en 1926, et est devenue moniale en 1932. Elle fit alors beaucoup pour aider les pauvres. Elle obtint de son évêque le droit d'être une moniale "dans le monde" au lieu de choisir la vie au monastère. Malgré sa vie extraordinaire, sainte Marie est proche de nous. Elle a vécu en France au XX<sup>ème</sup> siècle. Pour notre mouvement, il y a une dimension véritablement historique dans cet événement, qui donne encore plus de force à son exemple. C'est la première sainte officiellement reconnue par l'Eglise qui fut - avec son compagnon le père Dimitri Klépinine, canonisé avec elle - membre de l'ACER. Or, quel est le but de nos vies ? La sanctification. Notre mouvement n'est là que pour nous y aider. Sainte Marie est là pour nous montrer que la sainteté n'est pas une lointaine chose inaccessible réservée à des êtres exotiques ayant vécu dans quelque désert du Moyen-Orient au XIII<sup>ème</sup> siècle. C'est ici et maintenant. Le but de l'ACER-MJO est de nous aider dans cette voie, d'explorer, d'apprendre à être réellement chrétien.



Mais loin de céder à un triomphalisme déplacé, il faut rappeler qu'elle n'a pleinement trouvé le moyen de réaliser son action sociale qu'en quittant l'ACER. Ce laboratoire de vie chrétienne qu'est ce mouvement n'était pas assez préoccupé par les questions sociales.

Pour mieux connaître sa vie, je vous conseille le livre de Laurence Varaut, très facile à lire et absolument captivant<sup>1</sup>.

Son credo se résume à ceci : L'Amour du prochain poussé jusqu'à l'extrême. Le sacrement du frère, c'est à dire l'action du Saint Esprit manifesté dans l'action sociale, au même titre qu'à travers le baptême ou l'Eucharistie. Elle l'appelle le deuxième commandement<sup>2</sup>. Une autre citation biblique est particulièrement à propos dans le cas de Mere Marie: "Celui qui perd sa vie à cause de moi la sauvera" : elle appliqua ce commandement à la lettre, comme en



témoigne sa fin tragique au camp de Ravensbrück en 1945, où elle fut déportée pour avoir caché des juifs, mais aussi sa façon de mener sa vie religieuse. Elle appliqua ce commandement à sa vie "spirituelle", se montrant assez critique envers les moines uniquement préoccupé par le salut de leur propre âme. Ce qui comptait, à ses yeux, c'était de servir son prochain, de réconforter les pauvres tout autour, et non le temps passé à l'Eglise. Elle disait *"Au jour du Jugement on ne m'interrogera pas sur mes pratiques ascétiques, ni sur le nombre de genuflexions devant l'autel divin. On me demandera si j'ai nourri ceux qui ont faim, vêtu ceux qui sont nus, visité les prisonniers dans leur geôle. Voilà ce dont j'aurai à répondre"*

La canonisation de cette sainte originale rappelle au monde orthodoxe et chrétien quelques principes fondamentaux : le sabbat est fait pour l'homme, pas l'homme pour le sabbat, les exercices ascétiques traditionnels sont un moyen parmi d'autres, pas une fin. La fin est l'Amour infini. L'autre enseignement que nous pouvons retirer de cette vie, et que nous essayons de vivre dans notre camp à notre mesure, c'est que nos vies ne peuvent prendre de sens que dans le service du prochain.

Ne profitons cependant pas de sa canonisation pour nous justifier de ne pas respecter à la lettre les carêmes ou autres règles de l'Eglise. L'ascétisme de Mère Marie c'est une vie dans un grand dénuement, plus qu'un respect scrupuleux des exercices ascétiques traditionnels. Nous avons besoin des outils que sont les offices et leur structure, les carêmes, et peu sont arrivés à un niveau d'amour brûlant tel qu'ils peuvent s'en passer sans danger.

Réjouissons-nous de cet évènement, inspirons-nous de ses actes et confions-lui nos prières pour nous aider nous et aider ceux qui ont la charge de l'ACER-MJO à trouver le droit chemin.

Basile Arkhipoff

---

<sup>1</sup>: Laurence Varaut: "Mère Marie" Ed. Perrin - Paris

<sup>2</sup>: Matt 22, 37-40: "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit: Voilà le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable: Tu aimeras ton prochain comme toi-même. A ces deux commandements se rattache toute la Loi, ainsi que les Prophètes. "

## Homage au Père Alexandre Schmemmann

*Le père Alexandre Schmemmann est né en 1921 à Revel (Estonie), d'où sa famille part pour s'installer à Paris en 1929. Après des études à la Sorbonne et à l'Institut de Théologie Saint Serge, il s'établit à New York, où il devient, en 1962, le doyen de l'Institut Saint Vladimir. Tout au long de sa vie, le Père Alexandre a eu des rapports étroits avec l'ACER. C'est en particulier à l'occasion des congrès de Printemps de l'ACER (d'abord à Bièvres puis à Montgeron), qui réunissaient de 250 à 300 personnes et dont le moment fort était la conférence du Père Alexandre, que toute une génération de jeunes orthodoxes ont pu rencontrer cette figure marquante de l'orthodoxie. En 1979, le Père Alexandre est élu Président de l'ACER, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort, survenue le 13 décembre 1983 et dont nous célébrons le 80<sup>ème</sup> anniversaire.*

---

Pour nous autres, les jeunes du Mouvement de la troisième génération, la rencontre annuelle avec le Père Alexandre, lors des congrès de Bièvres à la grande époque des congrès de Pentecôte était toujours un événement attendu. Nous avons eu cette chance avec mes amis d'avoir été littéralement nourris par le Père Alexandre qui venait régulièrement, tous les ans, entre le début des années soixante et les années soixante dix prendre la parole et traiter des thèmes toujours centraux et essentiels à notre vie de chrétiens dans le monde.

Souvenons-nous pour ceux qui ont eu la chance de participer la grande salle longue et étroite de la "Roche Dieu", centre protestant de Bièvres où nous allions chaque année du samedi matin parfois, toujours le congrès commençait l'après midi jusqu'au lundi soir à raison d'une conférence par demi-journée. Celle du Père Alexandre avait toujours lieu le dimanche dans l'après midi vers 4 heures: c'était la conférence centrale à laquelle assistaient plus de 200 participants. Les gens venaient spécialement pour cette conférence : c'était l'évènement. A la présidence la silhouette fluette de Léon Zander, puis celle de Jean Morozov qui organisait une quête pour financer le voyage. Derrière la table du conférencier le groupe des francophones pour lequel était organisée une traduction simultanée, la conférence étant le plus souvent donnée en Russe.

Père Alexandre était un orateur brillant. Il savait émailler ses conférences d'anecdotes ou de traits d'esprit ou de citations qu'il puisait dans les cultures russe, française et anglaise qu'il connaissait bien. Il aimait combattre les idées reçues dans le monde clérical sur lequel il avait souvent une attitude critique. Je me souviens de cette conférence sur le Mal au cours de laquelle il fustigeait l'attitude consistant à voir le démon ou ses émanations partout. Et de gesticuler en pointant son doigt à gauche et à droite disant le démon est là ou là ! Pardon, mon Père!" car il y avait à proximité des ecclésiastiques vêtus de noir et il avait pointé son doigt dans leur direction.

Les thèmes de ses conférences étaient très variés : "Pouvoir et autorité dans l'église", "l'Unité de l'Eglise" "le sacrement du baptême" "le sens du Carême". Souvent il s'agissait de chapitres de ses livres en préparation dont surtout l'Eucharistie, son œuvre majeure achevée à la veille de sa mort.

Nous repartions du congrès après la séance de discussion qui suivait et les réponses aux questions, toujours inspirés, réconfortés et affermis dans notre foi et notre désir de servir l'Eglise et le Mouvement.

Il s'est aussi impliqué dans la vie du Mouvement, dont il a assuré la Présidence après Mgr Sylvestre jusqu'à sa mort, surtout au moment de son congrès général de 1980 (voir son article "A la croisée des chemins" paru dans Vestnik n°129)

En quoi consistait essentiellement son message ? Et pourquoi le recevions-nous si bien ? Il ne m'appartient pas de faire ici le bilan d'une œuvre diverse et riche. Je voudrais souligner deux ou trois aspects.

Son discours allait à l'essentiel : il nous faisait découvrir le sens authentique de la vie en église, de la personne en communion avec d'autres. La vie d'Eglise prenait à l'entendre une autre dimension loin des petites traditions ou des fausses idées sur la manière de célébrer ou de se comporter. Dès ses tout premiers écrits (Pour la vie du monde ) le père pourfendait à la fois le sécularisme et la religion. Ses conférences sur ces thèmes sont nombreuses. "Worship in a secular age " à Syndesmos mais aussi beaucoup de ses discours parisiens.

S'en prenant au "sécularisme", au monde sécularisé, c'est à dire au monde qui se referme sur lui-même, qui ne se conçoit que par rapport à lui-même, il aimait citer cette phrase de Julien Green "Tout est ailleurs, mes amis, tout ce qui est vrai est ailleurs".



Le Christ n'est pas venu nous apporter une religion mais le Royaume de Dieu. Le christianisme n'est pas une religion qui vient nous aider à résoudre nos problèmes, ce n'est pas une thérapie, mais la révélation de la Vérité. L'homme n'a pas de problèmes, il a des péchés et il doit être sauvé par la mort et la résurrection du Christ Et le critère ultime est la Vérité et l'Amour.

Réécoutons cette voix si singulière, unique, qui nous fait goûter à autre chose en profondeur.

"L'Eglise comme entrée dans la vie du Christ ressuscité. La vie de l'Eglise, c'est la communion dans la vie éternelle, "joie et paix dans l'Esprit Saint". Et c'est l'attente du jour sans crépuscule du Royaume, non pas d'un autre monde..., mais de l'accomplissement de toutes choses et de toutes vies en Christ. En Lui, la mort elle-même est devenue un acte de vie car Il l'a remplie de Lui-même, de Son amour et de Sa lumière. En Lui, "tout est à vous,..., soit le monde, soit la vie , soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir, tout est à vous et vous êtes à Christ et Christ est à Dieu. "Et si je fais mienne cette nouvelle vie, miennes cette faim et cette soif du Royaume, mienne cette attente du Christ, mienne cette certitude que le Christ est la Vie, alors ma mort même sera un acte de communion à la Vie. Car ni la vie ni la mort ne peuvent nous séparer de l'amour du Christ. Je ne sais ni quand ni comment viendra l'accomplissement. Je ne sais rien des quand et des comment. Mais je sais qu'en Christ, le grand passage, la "Pascha" du monde a commencé, que la lumière du monde à venir vient à nous dans la joie et la paix du Saint-Esprit, car "le Christ est ressuscité et la Vie règne."

Rendre hommage c'est exprimer notre gratitude.

Vetchnaia Pamiat'!

Michel Sollogoub

# Mosaïque de l'aigle au serpent

## chapitres 19 à 21

*Suite et fin du feuilleton....*

### **19. Ultime confrontation**

C'est une bien lugubre assemblée qui s'est réunie entre nos charcuteries. A la lueur des flambeaux accrochés aux parois, on distingue le visage plat de Copronios, le regard sinistre de l'orateur, l'expression impénétrable du prêtre d'Osiris... et là-bas, tout au fond, tapis un recoin d'ombre où je ne m'aventure guère, les prunelles haineuses de Jean de Cappadoce.

- Voilà donc le maître de maison ! raille-t-il à notre arrivée et je reconnais la voix de l'homme mystérieux d'hier. Tu t'étonnes que nous ayons élu domicile dans ta propre demeure, n'est-ce pas ? Mais quel repaire plus sûr pouvais-je trouver que la cave d'un aussi fidèle partisan de Justinien ?

- Ils n'ont pas été suivis, maître, dit l'homme qui nous a poussé dans la cave.

Je me retourne vers les escaliers pour constater que deux hommes en armes se sont interposés devant les marches.

- Je ne m'étonne de rien venant de ta part, siffle mon père pour gagner du temps.

- C'est donc que tu as appris à me connaître, reprend le ministre qui joue avec un grand couteau à découper le jambon. Et moi aussi, j'ai appris à te connaître ! s'exclame-t-il en brandissant la lame dans notre direction. Quel piètre mosaïste tu fais, toujours fourré dans les chambres de l'empereur. Serait-ce pour en refaire les sols ? J'ai de bons espions, Jean, jusqu'à ce garde impérial qui est venu me prévenir que ce bon Lisistrate et son détachement étaient en route vers ma villa pour m'arrêter.

Près de nous, en effet se tient un soldat au bouclier frappé de l'aigle bicéphale.

- Je sais que tu es l'un des plus fidèles serviteurs secrets de Justinien. Finalement mon guetteur a eu raison de ne pas te précipiter du haut des remparts, continue le ministre de sa voix suave. Ainsi vas-tu pouvoir me confirmer ce ridicule subterfuge avec lequel le général Bélisaire pensait m'abuser : la galère impériale n'était qu'un leurre inventé par vous autres pour me faire croire que Justinien se trouvait toujours au Palais et m'empêcher de donner l'assaut, n'est-ce pas ? Or, il ne restait plus qu'un seul détachement de gardes au Palais, l'aurait-il quitté pour laisser l'empereur sans aucune surveillance ?

- De toutes façons tu es perdu, tranche mon père, les armées de Bélisaire et Narsès s'apprêtent à fondre sur la ville pour enrayer l'insurrection.

Jean de Cappadoce étouffe un petit rire, ses yeux pétillent dans l'obscurité d'une lueur inquiétante.

- Les armées... Ne doivent-elles pas obéissance à l'empereur ? A l'heure qu'il est, le peuple a pénétré dans le Palais Sacré et assis Athanase sur le trône. Bélisaire et Narsès arriveront à temps dans la Ville pour venir prononcer leur serment de fidélité devant le trône. Je viens de faire donner l'ordre aux émeutiers d'attaquer. Écoute, Jean ! La rumeur de la foule qui combat pour moi ! dit-il en pointant sa lame vers le plafond.

Des clameurs de lutte nous proviennent en effet, étouffées par l'épaisseur de la pierre, et je jette un regard d'angoisse à mon père. Serait-il possible que les généraux arrivent trop tard et trouvent un nouvel empereur sur le trône, auquel ils soient contraints de prêter serment ? Mais Jean garde un visage impassible, les lèvres contractées à en être exsangues sous son nez tran-

chant.

- Maintenant, assez parlé, coupe Jean de Cappadoce. Il va bientôt être temps que je rejoigne le Palais pour donner mes ordres à Athanase. Quant à toi, fils de patricien qui a renoncé à la pourpre et à ton rang...

Mais un piétinement au dessus de nos têtes interrompt sa diatribe.

- Ton orgueil t'as perdu, Jean, clame soudain mon père qui m'a agrippé par la manche et me tire imperceptiblement vers les marches. Ces cris et ce tumulte que tu entends sont ceux du détachement impérial venu t'arrêter.

Le visage du ministre s'est soudain rembruni sous la lueur des torches.

- Nous sommes trahis ! hurle la voix du guet provenant du jardin.

- Sortez tous ! ordonne Jean de Cappadoce d'un ton sec et les hommes refluent avec précipitation vers la sortie.

Un bruit de lutte provient du dehors, nous restons indécis au pied des marches lorsque le ministre surgit devant nous, brandissant une épée en direction de mon père.

- Vois-tu, tu as eu tort de mépriser une éducation patricienne car tu aurais appris le maniement des armes et aurais été digne de te défendre. Au lieu de quoi tu n'es qu'un vulgaire artisan que je n'aurais aucune gloire à transpercer de mon glaive.

Le premier coup, porté avec rage, a été trop ample et mon père a pu se dérober sur le côté mais voici Jean de Cappadoce qui revient à la charge, les yeux injectés de fureur. Je me précipite dans ses jambes pour dévier le fil de l'épée qui s'abat sans merci. Mon père, touché à l'épaule, s'effondre. Là haut, des bruits de lutte résonnent dans l'entrée de la cave et le ministre ne prend pas le temps de frapper à nouveau, il s'élanche dans les escaliers et disparaît dans la lumière.

- Va...rattrape le, halète mon père, une main contractée sur son bras.

Mais je ne peux le résoudre à l'abandonner ainsi et m'agenouille auprès de lui.

- Va, répète-t-il en me repoussant de toutes sa force, s'il s'échappe tous nos efforts auront été vains.

Je finis par me précipiter à mon tour sur les marches pour déboucher tout étourdi dans le jardin.

Un bras s'abat sur mon épaule pour me clouer au sol.

- Attendez ! s'écrie Lisistrate aux soldats qui viennent de m'empoigner, c'est Bélisaire !

Nicéphore accourt pour venir m'aider à me relever. Non loin, le détachement impérial fait cercle autour des prisonniers dont on a entravé les membres.

- Ils son tous là ? demandé-je, cherchant des yeux la fine silhouette de Jean de Cappadoce.

- Tous, me rassure Lisistrate. Jean a bien tenté de faire une diversion pour gagner son embarcation mais nous l'avons prestement arraisonné, dit-il en désignant la berge où les soldats ont empoigné l'ancien ministre.

- On peut dire que je suis arrivé à temps, hein ! s'exclame Nicéphore. On les a tous cueillis gentiment au sortir de la cave. A part celui-là qui a bien failli nous glisser entre les doigts comme un poisson gluant. Et ton père, dis-moi, où est-il ?

- Mon Dieu, c'est vrai ! Venez avec moi, il a été blessé ! m'écrié-je en me précipitant vers la cave.

Mais le voici qui émerge péniblement des escaliers.

- Et bien Nicéphore, on peut dire que tu portes bien ton nom, c'est toi qui nous a apporté la victoire.

Mon compagnon se redresse de toute sa taille et Jean ébauche un sourire malgré le tremble-

ment de ses lèvres.

Une clameur toute proche provenant de la rue nous fige sur place, le capitaine des gardes nous jette un regard grave.

- Les généraux Bélisaire et Narsès ont encerclé l'hippodrome pour massacrer les insurgés au moment où il donnaient l'assaut vers le Palais Sacré. Voici les survivants qui fuient vers les faubourgs de la Ville.

La clameur se rapproche : des cris de ralliement, des hurlements de blessés, des ordres d'attaque. Le détachement impérial entoure fermement les prisonniers.

- Mieux vaut les redescendre à la cave. Quant à nous, enfermons nous dans la maison, le temps que cet orage passe, ordonne mon père. Il est trop tard pour rien faire.

Longtemps nous sommes restés à écouter les bruits de la rue, dans la pénombre des volets clos. Je voyais le visage de mon père se contracter aux cris des fuyards, j'imaginai la course éperdue à travers les rues pour tenter d'échapper aux soldats de l'armée, les corps fauchés en plein mouvement, les derniers râles.

Quant la rumeur s'est tue, c'était presque le soir. Dans la fente du volet perçait un soleil rouge qui rejoignait lentement les dernières braises de Sainte Sophie achevant de se consumer.

## 20. Jugement aux flambeaux

Le boyau obscur me semble interminable. Là bas, au loin, danse une petite flamme vers laquelle je me dirige péniblement, les pieds englués dans la vase. Une tête apparaît soudain à l'extrémité du tunnel, dans la lumière diffuse. Le large capuchon noir qui la recouvre ne laisse rien deviner quant à son identité. Soudain ma jambe s'enfonce sur quelque chose de mou. Un rat, me dis-je avec terreur, j'ai marché sur un rat. Mais en me baissant je constate que ce n'est rien qu'un gros jambon à moitié enfoncé dans la vase.

La silhouette encapuchonnée me fait signe d'approcher et j'avance prudemment vers ce halo tremblotant. Soudain le capuchon s'abaisse et le visage du maître d'atelier apparaît en pleine lumière.

- C'est maintenant que tu rentres, Bélisaire ? Quelqu'un a pris ta place, tu ne casseras plus de marbre. Mais j'ai un autre travail pour toi.

Il s'efface pour me montrer un tas d'aigles morts, entassés sur le pavé de la rue.

- Allons, tu vas me plumer tout ça et rapidement, hein ?

Derrière les aigles, Jean de Cappadoce, assis à mon enclume casse et recasse de grandes plaques de marbre. Il me lance un sourire torve, le son de la marteline résonne dans ma tête comme une musique lancinante de tambourin.

Je me redresse, le corps perlant de sueur entre mes draps. Quelqu'un frappe à la porte.

- Jean, c'est moi Bélisaire ! Ouvrez moi !

Mon père et moi nous précipitons pour écarter le vantail. La tête du général s'encadre dans l'ouverture.

- Jean, l'empereur requiert ta présence immédiate au Palais.

- Je peux venir aussi ?

L'idée de retourner dans mon lit peuplé de rat et de maître d'atelier ne me sourit guère.

- Soit, finit par dire le général. Allons, dépêchez vous.

Nous empruntons le souterrain qui mène à la salle d'apparat de la Chalcé et c'est à peine si Jean et Bélisaire échangent une parole durant le trajet. A travers les vitraux percés dans les hauteurs de la grande pièce, un jour pâle et grisâtre filtre jusqu'aux mosaïques inachevées.

- Athanase, Jean de Cappadoce, Copronios... ils sont tous là, explique le général d'un ton laconique au moment où nous émergeons dans l'intérieur du Palais Sacré.

Un garde nous conduit à travers un dédale de couloirs jusqu'à une salle monumentale.

- C'est le Grand Consistoire, me glisse mon père. Regarde bien les mosaïques dans l'abside où se trouve le trône impérial.

Mais, plus que les mosaïques, Justinien requiert toute mon attention. Perché sur un trône à mi-hauteur de la voûte, il a revêtu tous ses attributs impériaux : la chlamyde entièrement pourpre, une couronne d'or finement ciselée qui lui enserre le front. Il tient dans ses mains le globe et la croix. Dans ses yeux brille une détermination farouche.

De l'autre côté de la salle, dans l'ombre, encadrés par une brochette de gardes aux allures peu avenantes, se trouvent les accusés. Le vieil Athanase tremble de toute sa barbe blanchie par les ans, Copronios et ses sbires arborent des airs contrits. Seul Jean de Cappadoce n'a rien perdu de sa superbe sous le regard perçant de l'empereur.

- ... tu as usurpé mon titre et mon rang !

Justinien s'adresse à son cousin Athanase dont le menton redouble de tremblements.

- Mais... je... Augsute... c'est le peuple qui....

- Le peuple qui t'a obligé à accepter la couronne, n'est-ce pas ?

- Je...Oui... exactement... Le peuple et ... cet homme, dit-il en pointant un index animé de soubresauts vers l'orateur. Il est venu me voir et m'a menacé de mort si je n'acceptais pas la pourpre impériale. Tu me connais bien, Auguste, j'ai toujours vécu très retiré, loin des honneurs...

Le regard de Justinien s'est posé sur l'orateur et lance des éclairs.

- Toi, mon maître de Palais ! Je t'avais donné ma confiance. Patiemment tu as tissé dans l'ombre les rets qui devaient me prendre au piège. Et toi Jean de Cappadoce, mon fidèle ministre qui as affamé le peuple pour le conduire à me haïr...

La voix de l'empereur fulmine et tonne sous les voûtes du Consistoire.

- ...vous aurez tous la tête tranchée !

Le cri laisse place à un silence où les respirations s'arrêtent.

- Mais c'est assez de sang répandu durant cette sédition, reprend-t-il plus doucement. Non, j'ai mieux pour vous : je connais un coin d'Afrique, près de Carthage, où le soleil aura tôt fait de vous briser la nuque. Qu'on les emmène !

Lisistrate s'est avancé avec ses hommes pour saisir les prisonniers. Avant de quitter la salle, l'ancien ministre a jeté à l'empereur un regard plus étincelant que le silex.

Une fois les condamnés partis, le trône de Justinien s'est abaissé par un mécanisme mystérieux pour venir se ranger à la hauteur des marches. Il s'est alors adressé à nous.

- Mes amis, vous m'avez rendu ma fonction. La reconnaissance que je vous dois est au-dessus de tout. Je récompenserai mes généraux et mon arme fidèle comme il se doit. Quant à toi, Jean, vas-tu une fois encore refuser la fonction que je t'attribuerai ?

- Oui, Auguste, car mon unique fonction ne peut être que de diriger un chantier de mosaïques.

- C'est dommage car je voulais te proposer quelque chose qui t'aurais sûrement agréé, reprend l'empereur d'un ton amusé. Aux confins de l'Empire, j'ai décidé de construire des églises dignes du faste impérial. A Ravenne, à Florence... J'aurais besoin de mosaïstes qualifiés pour y réaliser les plus belles décorations qui resteront à la prospérité. J'avais pensé que tu pourrais diriger les travaux, avec l'aide de ton fils Bélisaire...

L'empereur m'a regardé, son visage sévère s'est fendu d'un large sourire et j'ai oublié d'un coup toute la fatigue de la nuit.

## 21. Fin des vacances

- Bélisaire, tu veux bien me repasser le plat de jambon qui se trouve devant toi ? Oh, Bélisaire !

On ne s'entend pas hurler chez les Euphrosios, aujourd'hui. Mercure me hèle depuis une demi clepsydre comme la sirène d'un navire en détresse avant de pouvoir attirer mon attention. Le plat de jambon tant convoité finit enfin par voguer jusqu'à lui.

- ...les souterrains étaient ténébreux comme un puits de mine, par intermittence on voyait des incisives de rat briller à la lueur de la torche...

- Ne crie pas Nicéphore, on t'entend très bien d'ici, interrompt Euphrosine à l'autre bout de la table.

Nicéphore, coupé dans ses élans, regarde sa mère d'un air boudeur. Arcadie en profite pour usurper la parole.

- Ouais et pendant que vous faisiez les marioles sous la terre avec les rats, nous on a combattu la garde impériale. J'en ai assommé, moi, des soldats de l'empereur, je peux vous dire ! Et des coriaces, des costauds, des bardés de fer...

Je jette un regard au général Bélisaire, assis en bout de table auprès de mon père, qui prête une oreille amusée au récit d'Arcadie.

Près de moi, Eudoxie écoute, bouche bée, les exploits épiques tandis qu'un peu plus loin Face-de-misère ricane de ses lèvres écorchées en racontant des histoires à la pauvre Pélagie devenue blanche.

- Et bien mes amis, je ne suis pas fâché que l'ordre ait été rétabli ! clame Palamas en caressant sa grosse bedaine. Voilà l'empereur Justinien à nouveau bien à l'abri dans son palais et nous sommes délivrés de Jean de Cappadoce et de ses impôts exorbitants.

- Ne crie pas si vite victoire, Justinien va s'empresse de nommer un autre ministre chargé de collecter l'impôt et notre trêve aura été de courte durée : le temps de la sédition Nika.

- Je ne crois pas, interrompt soudain la voix du général qui couvre sans mal tout le brouhaha, jusqu'aux cris de Pélagie. Justinien a en effet découvert un trésor inestimable durant cette sédition : l'importance du peuple. Il a compris que sans lui il l'était rien. Je suis convaincu que les exactions vont cesser.

- Tout cela est bien joli, soupire Nicéphore à ma droite, devenu soudain pensif. Le général va continuer de conquérir le monde à la tête de son armée, toi tu vas partir à l'autre bout de l'Empire faire fortune en cassant du marbre de Carrare, Face-de-Misère va retourner dans ses égouts qu'il semble affectionner d'avantage encore que notre compagnie et moi je vais rester bêtement à Constantinople, sans ouvrage puisque Sainte Sophie a été détruite par l'incendie, à part le pied droit de l'ancien des jours !

- Sans ouvrage ! Mais tu as le temps de devenir maître mosaïste avant que Sainte Sophie ne soit reconstruite, plus belle encore qu'auparavant ! C'est à toi que reviendra de réaliser toutes ces compositions tandis que moi je me morfondrai en Italie dans des palais humides, entouré de gens à la langue barbare...

J'interromps ma diatribe censée redonner courage à mon ami car Jean m'a fait signe de venir vers lui.

- Tu veux que j'aïlle décrocher un autre jambon, Papa ?

- Plus tard, mon fils. Pour l'instant nous avons à parler de notre prochain voyage. Nous profiterons du départ de l'armée impériale vers l'occident pour voguer jusqu'à Venise, ainsi nous tiendrons compagnie à ton oncle.

Les yeux de cobalt du général se posent sur moi, patinés par son large sourire.

- Quand partons nous ! m'écrié-je.

- Pas trop d'impatience, mon cher, s'amuse mon père, il me faut d'abord réunir tous les maté-

riaux nécessaires, je pense qu'à l'automne tout sera en ordre. D'ici là, bien entendu, nous aurons le temps de finir notre aigle et tu retourneras à l'école du Boucoléon en compagnie de Nicéphore. Je suis sûr que votre maître d'atelier sera ravi de vous voir demain ! conclut-il en étirant malicieusement les lèvres.

Le sang reflue soudain de ma tête à l'idée de devoir affronter très prochainement ce cher pachyderme !

FIN

Olga Lossky

**PUB:** vous n'avez pas suivi les aventures du jeune Bélisaire, le climat de Constantinople vous déprime, la sédition Nika vous donne la nausée, faites donc connaissances avec Fiodor Vassilievitch, un vieillard enfermé par son infirmité dans un appartement communautaire moscovite des années cinquante. Préférez au vacarme des martelines nécessaire à l'élaboration de la Mosaïque de l'Aigle au serpent le tintamarre raffiné de la cuisine communautaire retranscrit en direct dans le *Requiem pour un clou*, du même auteur, Gallimard, collection Blanche. **Sortie le 25 mars**, vous pouvez dès à présent le commander chez votre libraire préféré.

e-courrier des lecteurs:  
écrivez nous: [secretariat@acer-mjo.org](mailto:secretariat@acer-mjo.org)

Si vous avez raté les numéros précédents, vous pouvez les télécharger sur notre site internet:  
[www.acer-mjo.org](http://www.acer-mjo.org), rubrique "ressources"

Remarque importante: Ce journal est diffusé par l'ACER-MJO mais est destiné aux jeunes orthodoxes dans leur ensemble, qu'ils connaissent ou non notre mouvement. Merci de nous envoyer les coordonnées électroniques de toute personne potentiellement intéressée qui ne serait pas dans notre fichier. Si vous souhaitez rejoindre notre équipe de rédaction, écrivez-nous.

Participation à ce numéro: Hélène Arjakovski-Klépinine, Clémentine Lacaille, Olga Lossky, Michel Sollogoub, Lydia d'Aloisio, Lucile Chveder, Basile Arkhipoff, Marie Victoroff, Cyrille Sollogoub.